

Novaković, Jelena

La "culture hybride" de l'écrivain migrant

In: *Variations on community: the Canadian space*. Otrisalová, Lucia (editor); Martonyi, Éva (editor). 1st edition Brno: Masaryk University, 2013, pp. 237-244

ISBN 978-80-210-6404-1

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/digilib.81416>

Access Date: 22. 03. 2025

Version: 20250212

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

Jelena Novaković

Université de Belgrade, Serbie

La « culture hybride » de l'écrivain migrant

Résumé

Dans cet article, l'auteur se propose d'examiner, à partir des textes des écrivains migrants francophones, tels que Naïm Kattan, Négovan Rajic, Ljubica Milićević, Marco Micone, Régine Robin, la naissance d'une « culture hybride » qui caractérise le Canada moderne où la diversité se présente comme la source d'une nouvelle dignité.

Abstract

Starting with the texts of the francophone migrant writers, such as Naïm Kattan, Négovan Rajic, Ljubica Milićević, Marco Micone, Régine Robin, the author of the paper explores the origin of a "hybrid culture" peculiar to modern Canada where diversity is the source of dignity.

Le terme « écrivain migrant » se rapporte aux écrivains « issus de la mouvance de l'immigration »¹ et de l'exil qui ont accepté la langue du pays d'accueil pour écrire des oeuvres où l'élément autobiographique occupe une place importante et où ils réfléchissent sur leur expérience migratoire et posent la question de leur identité culturelle. Les questions identitaires s'imposent avec une acuité particulière au Québec, dont la société est une société minoritaire où coexistent, à côté d'une forte majorité francophone, des anglophones, des indiens et des migrants de différentes origines et où les québécois natifs s'interrogent eux-mêmes sur leur propre identité. Ces questionnements ont entraîné une suite de termes dans le champ critiques et théorique pour désigner les oeuvres littéraires produites par les sujets dit migrants : « littérature migrante », « écriture migrante »², « écriture immigrante »³

1) Fulvio Caccia dans l'entretien avec Suzanne Giguère (Giguère 29).

2) « Littérature migrante » a une signification générale, tandis qu'« écriture migrante », qui remplace dans les années quatre-vingt du XXe siècle l'expression « écriture immigrante », souligne le mouvement et les croisements multiples suscités par l'expérience de l'exil, sans perdre de vue l'influence du pays que le sujet dit migrant a quitté. Les « écritures migrantes » sont « celles du corps et de la mémoire ; elles sont, pour l'essentiel, travaillées par un référent massif, le pays laissé ou perdu, le pays réel ou fantasmé constituant la matière première de la fiction », lisons-nous dans l'article « L'émergence des écritures migrantes et métisses au Québec » de Robert Berrouët-Oriol et Robert Fournier (Berrouët-Oriol – Fournier 1992, 12).

3) L'expression « écriture immigrante » est liée à l'expression « culture immigrée », proposée par Marco Micone qui en précise le sens dans l'entretien avec Fulvio Caccia : « La culture immigrée est un concept qui repose sur trois axes » : « l'expérience du vécu en pays d'origine, c'est-à-dire tout ce que les immigrés ont vécu en pays d'origine »,



, « écritures métisses »⁴, « culture hybride »⁵. Tous ces termes expriment la mise en question de l'homogénéité de ce qu'on appelle une littérature nationale.

L'écrivain canadien d'origine juive irakienne, Naïm Kattan, qui traite dans son essai « L'écrivain migrant » la question de l'identité de l'écrivain migrant et de sa position dans la société canadienne, rend compte de la différence entre la littérature canadienne anglophone et la littérature québécoise. Soumise à l'influence des États Unis, la littérature anglophone est dès ses débuts une littérature des migrants (Kattan 2001, 12), mais des migrants qui sont appelés à couper les liens avec le passé pour participer à la création d'une nouvelle culture. Le fait d'être venu d'ailleurs ne suffit pas pour classer un écrivain comme migrant. Michael Ondaatje, d'origine srilankaise, n'est pas lié à son pays d'origine même quand il s'agit du sujet d'un de ses livres et Nino Ricci, né au Canada de parents italiens, n'a de lien avec l'Italie que dans la mesure où il en fait le thème de ses romans. Par contre, au Québec, qui « n'est pas né d'une rupture, mais d'une reprise » (Cf. Kattan 2001, 16–17), la littérature subit l'influence des écrivains immigrés qui acceptent le français comme langue de leur écriture et qui participent activement à la construction de la culture de leur nouvelle patrie, mais qui ne rompent pas les liens avec leur pays d'origine.

Ayant apporté dans le pays d'accueil le bagage culturel de son ancienne patrie, l'écrivain migrant fait face à deux options : « l'exil ou une deuxième naissance » (Kattan 2001, 21), écrire dans sa langue maternelle ou écrire en français. S'il opte pour la première solution, il risque d'être condamné à l'anonymat et de se trouver dans la position de cet être jeté « au fond d'un puits à parois d'acier inoxydable » dont parle Négovan Rajic (Rajic 1989, 81), car son entourage ne le comprend pas. Il choisit donc la seconde solution et adopte pour la langue de son écriture la langue de sa nouvelle patrie, ce qui lui donne la possibilité de participer activement à sa vie littéraire et de contribuer à son enrichissement, mais ce qui entraîne aussi un changement d'identité car, comme le dit Heidegger dans *Lettre sur l'Humanisme*, « le langage est la maison de l'être ». Il s'engage dans un processus de transformation identitaire qui ne va pas sans difficultés. Dans son essai « Écrire en français », Négovan Rajic explique que, lors de son arrivée en France après avoir quitté clandestinement la Yougoslavie, le jour il côtoyait des Français qui, la guerre une fois terminée, regardaient vers l'avenir plutôt que vers le passé, alors que le soir il se plongeait dans l'univers des exilés yougoslaves, tournés presque exclusivement vers le passé et la guerre civile. En fréquentant deux mondes différents entre lesquels il n'y avait pratiquement pas d'échanges, il balançait entre le présent et le passé, ce qui ne faisait qu'accentuer en lui le sentiment d'être « un homme de nulle part » (Rajic 1989a, 136). Il vivait « de façon schizophrénique » sa rencontre avec la nouvelle culture, pour employer le mot de Marco Micone pour qui l'attitude nostalgique du sujet migrant est double car, « à la nostalgie du premier lieu de vie s'ajoute la nostalgie du deuxième lieu, aussitôt qu'il le quitte ; il y a donc chez lui, en quelque

« l'expérience de l'émigration – immigration, c'est-à-dire le processus de déracinement, cause d'insécurité et donc de problèmes tant au plan psychologique que social », et « le devenir québécois, avec toutes les difficultés d'adaptation que cela comporte » (Caccia, 263).

- 4) Les « écritures métisses » « se réapproprient l'ici, inscrivant la fiction – encore habitée par la mémoire originelle – dans le spatio-temporel de l'ici; ce sont des écritures de la perte, jamais achevées, de l'errance et du deuil » (Berrouët-Oriol – Fournier 1992, 12).
- 5) « Ma culture est hybride » dit Marco Micone dans *Le Figuier enchanté* (Micone 100).



sorte, ce va-et-vient qu'il faut qu'il règle... » (Novelli 179). « L'émigrant n'est pas seulement écartelé entre deux langues », mais il est aussi « coupé de ses racines affectives », dit l'écrivaine canadienne d'origine serbe, Ljubica Milićević, dans le texte de son interview à la Radio-Canada qu'elle a envoyé à l'auteure de ces lignes. « Cette dualité d'appartenance, la langue qui efface et crée des attaches » occupe une place importante dans ses oeuvres. « Comment raconter un souvenir façonné dans la glaise d'une autre langue ? Comment dire ailleurs avec la langue d'ici, quand cette dernière sert autant de paravent à l'oubli que de miroir à une nouvelle personnalité tournée vers le présent? », se demande-t-elle, en ajoutant que ce conflit se résoudra pour elle sur le terrain de l'écriture, que « la langue d'adoption établira ses propres ponts et ses correspondances » et que « sous son égide, la mise en mots nourrira le présent de l'héritage d'un passé délaissé ou rejeté, considéré, à tort, comme inexprimable » (Cf. Novaković 178). Elle écrit des romans en français et des poèmes en anglais, sans oublier sa langue maternelle, le serbe. Il en est de même pour beaucoup d'autres écrivains migrants. Marco Micone a, lui aussi, trois « langues identitaires », l'italien, le français et l'anglais et, comme il le déclare dans l'entretien avec Novella Novelli, ces trois langues font partie de son identité et aucune d'elles, envisagées séparément, ne peut traduire sa complexité (Cf. Novelli 181). En adoptant une ou plusieurs nouvelles langues, l'écrivain migrant devient créateur de sa nouvelle identité, qui n'est plus une instance statique et immuable, mais un ensemble d'images de soi qui s'établit selon le contexte. Le problème identitaire se résout dans l'acceptation de son appartenance complexe, au lieu de la vivre « de façon schizophrénique », et par un acte de création littéraire qui, comme le remarque Simon Harel, rend possible à l'écrivain migrant de faire jouer la pluralité des temps de la mémoire, « d'ouvrir le temps du trauma par une relation différente à la mémoire » qui « se substitue en fait à une compréhension spatialisée, topographique de la migration » (Harel 2000, 146).

Transposé dans une oeuvre littéraire destinée au public du nouveau milieu, le bagage culturel que l'écrivain migrant a apporté avec lui subit des changements, se reconstruit au contact de l'Autre, tout en introduisant de nouveaux éléments dans la littérature et la culture de cet Autre. Naim Kattan explique ce phénomène en partant de sa propre expérience : ayant choisi de vivre à Montréal, il a décidé d'accepter la langue de sa nouvelle patrie, de participer, sans cacher son origine et sans rejeter son bagage culturel, à la vie de cette ville par l'intermédiaire de laquelle la langue française se lie avec le monde. Dans cette perspective, l'intégration ne s'oppose plus à l'assimilation. En reconnaissant et en acceptant sa différence, Kattan refuse d'être un homme partagé qui vit en même temps dans deux mondes. Conscient que ces deux mondes ne s'opposent pas, mais qu'ils s'enrichissent l'un l'autre, il cherche dans cette diversité qui devient la sienne propre non seulement une nouvelle identité, mais aussi une nouvelle dignité :

Moi, j'ai deux existences et je peux les avoir. Mais à quel prix? Je sais que je suis différent et les autres savent que j'ai conscience de ma différence. Ce jeu de la lucidité peut s'éterniser parce que justement c'est un jeu. Être étranger, l'être consciemment, ne diminue en rien le poids de l'absence. Le grand dilemme c'est d'être présent et d'accepter la différence (Kattan 2004, 45).

Négovan Rajic, lui aussi, a cette conscience de sa différence qu'il accepte tout simplement. Dans son essai « La littérature et l'exil », il dit que, dans ses écrits, il retourne souvent vers la mé-



moire des temps heureux, mais que ce n'est pas par nostalgie du passé, mais « pour leur donner une âme » (Rajic 1989, 82). Il raconte, en français, son histoire personnelle, en se référant sans cesse à l'histoire et à l'héritage culturel de son ancienne patrie, qu'il tend à intégrer au nouveau contexte du milieu culturel canadien. Ses oeuvres se présentent comme un dialogue des cultures qui se déroule dans la dialectique de l'ancien et du nouveau, du local et de l'universel. Dans ses romans, il efface souvent les indications de temps et de lieu pour leur donner une dimension universelle, mais certaines références géographiques, topographiques ou historiques renvoient, indirectement, à certains lieux de son ancienne patrie et à certains moments de son histoire.⁶

Entre le nouveau venu et le pays d'accueil s'établit une interaction culturelle car, comme le remarque Rajic, « les cultures ne s'excluent pas ; elles s'additionnent » (Rajic 1989, 81). « Aucune culture ne peut totalement en adopter une autre ni éviter d'être transformée au contact d'une autre », dit Marco Micone en ajoutant qu'à défaut de pouvoir survivre comme telle, « la culture immigrée », qui est une culture de transition, « pourra, dans un échange harmonieux, féconder la culture québécoise et ainsi s'y perpétuer » (Micone 1992, 100). Dans son entretien avec Hervé Guay, Mona Latif-Ghattas, écrivaine québécoise d'origine égyptienne, fait savoir que les auteurs québécois lui « ont inculqué un sens des réalités, de la matérialité » qu'elle n'avait pas eu auparavant et que, d'autre part, « les écrivains de partout vivant au Québec ont contribué à ouvrir davantage la littérature d'ici sur le monde, sur l'ailleurs et les différentes formes d'expression qui y prévalent », sur les autres cultures et sur les autres formes d'expression littéraire (Citée dans Moisan et Hildebrand, 56). C'est ainsi que l'écrivain migrant se présente, pour employer le mot de Simon Harel, comme « le porte-parole d'une hybridité signifiante », comme « un personnage-caméléon, adoptant les us et coutumes de la société d'accueil pour mieux en questionner l'identité » (Harel 2000, 147). Il participe à la création d'une culture « hybride » issue du croisement d'éléments de différentes cultures, d'une littérature cosmopolite, d'une « littérature en ébullition », pour employer le mot de Gérard Bessette, qui est l'expression d'une nouvelle appartenance québécoise, d'une « québécoité » comprise comme une identité culturelle multiple, exprimée par la langue française, comme une identité qui, comme le remarque Régine Robin, « cherche à se fermer en permanence et qui, en fait, est toujours ouverte » aux nouvelles possibilités et aux nouveaux venus (Robin 1996, 39-40). Nous citons encore une fois Naïm Kattan :

6) En voici quelques exemples. L'« Avenue du Général Voyageur », mentionnée dans la nouvelle « Trois rêves » (Rajic 1982, 199), est la traduction littérale du nom du général serbe Radomir Putnik qui a commandé l'armée serbe pendant la guerre des Balkans et la Première Guerre mondiale et qui a donné le nom à un boulevard de Belgrade. L'« Avenue du Prince Analphabète », qui apparaît dans la même nouvelle, désigne la rue de Miloch Obrenovitch, prince de Serbie qui a pris part à la révolte contre les Turcs en 1804 et pour lequel on dit qu'il était analphabète (Rajic 1982, 197), tandis que « la montagne parmi les pins aux aiguilles d'or », évoquée dans *Les Hommes-taupes* (Rajic 1978, 150), est une traduction littérale du nom d'une montagne en Serbie, Zlatibor. Dans le même roman, le narrateur se rappelle sa visite de « la forteresse d'où le regard embrasse un panorama majestueux » et au pied de laquelle « se mélangent les flots de deux grands cours d'eau », tandis que « de l'autre côté de l'embouchure, on devine, à travers les brumes, les contours de la ville » (Rajic 1978, 125-126). Pour un lecteur averti, il n'y a aucun doute qu'il s'agit de la forteresse de Kalemegdan à Belgrade, située au dessus du confluent de la Sava et du Danube et en face de la Nouvelle Belgrade qui se trouve de l'autre côté de la rivière. Dans la nouvelle « Propos d'un vieux radoteur », l'allusion au conte « Quatre-vingt dix ans après » du réaliste serbe Milovan Glichitch (Rajic 1982, 64-67) et l'évocation du conte populaire serbe « L'Empereur a des oreilles de chèvre » (Rajic 1982, 70-71) introduisent des éléments fantastiques dans un récit apparemment réaliste, pour suggérer les « mystérieuses puissances souterraines » dont le héros rajicien se sent menacé (Cf. Pavlovic).



Je crois, quant à moi, que le choix d'accepter une deuxième naissance libre, engage et permet un nouveau départ. L'écrivain commence alors par nommer le lieu premier, le dire, l'affirmer afin qu'il ne devienne pas un arrière-plan, un élément voué à l'oubli ou à l'oblitération, mais qu'il demeure une dimension de sa place dans l'actuel, le présent. En ce qui me concerne, Montréal est ma ville. Elle comprend et intègre dans mon esprit Bagdad et Paris, de sorte qu'au cours de mes fréquents séjours à Paris, cette ville comprend une part de ma vie montréalaise. (Kattan 2001, 23).

Le nouvel élément ethnoculturel que constitue un écrivain migrant introduit des changements dans le système même de la littérature de sa nouvelle patrie. Les particularités textuelles, génériques, historiques, thématiques qu'il apporte s'actualisent de différentes façons dans le nouveau milieu culturel, ce qui ouvre de nouveaux champs d'exploration aux études comparées. Les chercheurs ont la possibilité d'examiner non seulement les relations entre les auteurs québécois et les auteurs étrangers ou entre les écrivains migrants et les Québécois natifs, mais aussi les relations entre les écrivains migrants eux-mêmes, qui ont différentes origines, mais qui sont liés entre eux par leur expérience d'exil et par la même langue adoptée.

Il est à noter que les relations intertextuelles, qui s'établissent par la reprise des motifs et des thèmes d'une oeuvre précédente ou par le recours aux formes poétiques ou théâtrales existantes, caractérisent la littérature québécoise en général. C'est ainsi que, par exemple, dans son roman *Sara sage*, Monique Bosco part du récit biblique de Sara qui a tué sept maris avant l'accomplissement du premier devoir conjugal, pour incorporer ce récit au contexte de l'idéologie féministe et pour y trouver l'expression du refus de la femme d'être considérée dans le mariage comme un objet, c'est-à-dire du rejet du modèle patriarcal. On remarque un nombre important de livres dont les titres mêmes se présentent comme des indicateurs intertextuels. Autrefois, c'étaient surtout les auteurs québécois qui se référaient aux auteurs français, pour les approuver ou pour s'en distancier. C'est ainsi que *La Légende d'un peuple* (1887) de Louis-Honoré Fréchette, qui traite « des exploits et des héros » de l'histoire du Québec, renvoie à *La Légende des siècles* de Victor Hugo, le titre du recueil collectif de contes des représentants de l'École de Montréal, *Les soirées du Château de Ramzey* (1900), rappelle *Les Soirées de Médan* des naturalistes français, tandis que, plus tard, le *Refus global* (1948) des automatistes québécois se réfère directement aux surréalistes français et reprend leurs principaux thèmes (automatisme psychique, expression des désirs refoulés).

Cependant, dans les deux dernières décennies paraissent des ouvrages d'écrivains migrants qui reprennent, en y introduisant des modifications, les titres des ouvrages des québécois natifs ou des autres écrivains migrants issus de différentes cultures. *Speak What* (1991) de Marco Micone, écrivain d'origine italienne, est une réécriture du poème « Speak White » (1974) de Michèle Lalonde, qui est une québécoise née et à laquelle Micone se réfère pour faire un parallèle entre la position des immigrants par rapport aux Québécois et la résistance nationale et politique des Québécois à l'Anglo-saxon. Le roman *Immuable* (Boréal, 1998) de Ying Chen, écrivaine d'origine chinoise, reprend le titre du livre d'Anne-Marie Alonzo, écrivaine d'origine égyptienne, *L'Immuable: lettres* (1990), dont le sous-titre, *lettres*, réapparaît dans le roman épistolaire de Ying Chen *Les Lettres chinoises* (1993). Le titre du roman *Les Errantes* (1983) de Dominique Blondeau, écrivaine d'origine française, renvoie aux *Errances* (1994) de Sergio Coccis, écrivain d'origine brésilienne, *Côte-des-Nègres* (1998) de Mauricio Segura, originaire de



Chili, renvoie au *Côte-des-neiges* d'Alice Parizeau, écrivaine d'origine polonaise, tandis que *Les Eaux de la mémoire* (1992) de Gloria Escobel, originaire d'Uruguay, est l'inversion de *Mémoire de l'eau* de Ying Chen, publiée la même année (Cf. Moisan et Hildebrand, 266-268).

Centré autrefois sur le texte littéraire où on découvrait des références et des emprunts aux autres textes, l'objet des études comparées se déplace à la manière dont les données culturelles s'inscrivent dans un texte, c'est-à-dire à la manière dont un immigré intègre différents modèles à sa propre culture d'origine. On examine comment il les renouvelle pour créer, comme le dit Marco Micone, « une autre culture, cosmopolite, propre au cheminement personnel, sans refuser aucune de ces influences mais sans non plus y adhérer » (Novelli 163). C'est ainsi que, par exemple, dans son livre *Les Passages obligés de l'écriture migrante*, Simon Harel explore les modalités de l'énonciation du lieu habité dans les romans d'une suite d'écrivains migrants (Marco Micone, Naïm Kattan, Régine Robin, Antonio D'Alfonso, Émile Ollivier), pour situer l'écriture migrante « entre habitabilité et errance » (Harel 2005, 15) et pour esquisser une nouvelle poétique de l'espace fondée sur « l'émergence de nouvelles hybridités qui posent les assises d'un imaginaire territorial actualisé » (Harel 2005, quatrième de couverture).

Ce changement que constitue le déplacement d'accent du pur à l'hybride, considéré comme une nouvelle identité et comme une nouvelle valeur, entraîne une nouvelle terminologie. Régine Robin emploie le mot « co-texte » qu'elle définit comme « ce qui accompagne le texte, l'ensemble des autres textes, des autres discours auxquels il fait écho, tout ce qui est supposé par le texte et écrit avec lui », pour constater qu'« au niveau du texte, il n'y a que du référent intratextuel car chaque élément du texte appartient à un système de références, intra-textuel » et que « le co-textuel n'est jamais en dehors du texte », mais qu'« il dessine autour de lui son univers de connivence, de lisibilité » (Robin, 1993, 11-12). Dans les recherches comparatistes actuelles, les termes « intertextualité » et « transtextualité », qui se rapportent surtout aux relations entre les textes, cèdent la place aux termes qui accentuent l'inscription du contexte socio-culturel dans un texte : « uniculturel », « interculturel », « transculturel ». Dans leur livre *Ces étrangers du dedans. Une histoire de l'écriture migrante au Québec (1937-1997)*, Clément Moisan et Renate Hildebrand se proposent de retracer les lignes de force de ce changement. Le terme « uniculturel » désignerait le règne de la culture dominante qui subordonne tout ce qui vient de l'extérieur et qui assimile les écrivains nouvellement arrivés ; ceux-ci adoptent les règles et les normes du nouveau milieu et ne modifient pas substantiellement le système existant. Le terme « pluriculturel » met l'accent sur la présence de l'autre, sur la polyphonie et la diversité culturelles et par là sur l'hétérogénéité de différentes voix culturelles. Le terme « interculturel », qui apparaît en 1968, dans le nom donné au Groupe d'information et d'échanges interculturels à Montréal et dans le titre de sa revue *Interculture*, accentue l'interaction de différentes cultures, où l'autre est considéré comme membre de la même communauté sociale ou littéraire, mais il rend compte aussi des problèmes que pose la coexistence des différences dans un espace commun. Le « transculturel » englobe l'intériorisation de l'altérité culturelle, un *alter égotisme* qui ne se contente pas de « recevoir », mais qui veut « vivre » l'autre, « le pénétrer », « le faire soi et se faire lui » (Moisan et Hildebrand 17).

Ces nouveaux termes annoncent le transfert des cultures à travers lequel se dessine l'évolution de la littérature québécoise au cours du XX^e siècle que ces deux auteurs examinent dans leur livre. Selon leur classification chronologique, qui pourrait paraître un peu schématique,



mais qui rend compte des lignes générales de la progression de la culture québécoise dans le sens de l'acceptation complète de l'autre, à l'époque de l'« uniculturel », où la culture dominante subordonne la culture de l'autre, succèdent l'époque du « pluriculturel », où les voix culturelles sont « en polyphonie », ce qui accentue leurs différences, et ensuite l'époque de l'« interculturel », c'est-à-dire de la rencontre des cultures qui peut avoir un aspect conflictuel ou un aspect pacifique. Cette progression aboutit à l'époque du « transculturel », c'est-à-dire des transferts d'une culture littéraire à d'autres et de son partage par des écrivains québécois aussi bien que par ceux qui sont venus d'ailleurs, époque où l'altérité culturelle est vécue comme « un passage dans et à travers l'autre » (Moisan et Hildebrand 17). Cette attitude d'ouverture en direction des écrivains d'une autre origine que celle des autochtones, et des communautés allogènes en général, est exprimée dans *Les Aurores montréalaises* (1996) de Monique Proulx, un recueil de nouvelles dont chacune donne la parole à un écrivain migrant vivant à Montréal, qui laisse libre cours à ses souvenirs et qui décrit cette ville de son propre point de vue.

Dans cette perspective, les pérégrinations de l'écrivain migrant dans l'espace et le temps se présentent comme sa force et sa position ambiguë comme un privilège : il a la possibilité de jeter « le regard neuf » sur son pays d'adoption, il cherche « à le réaménager en s'y adaptant » et ainsi « il participe au mouvement d'une culture perpétuellement en marche, toujours à réinventer » (Kattan 2001, 23). L'écriture migrante apparaît comme « le signe d'une reprise » (Kattan 2001, 21) et la dimension d'une littérature qui ne s'enferme plus sur elle-même de peur de se dissoudre, mais qui s'intègre dans un mouvement de création dont le dynamisme est garant de l'avenir, comme le dit Naim Kattan, pour en tirer la conclusion optimiste que la qualification même d'écrivain migrant, qui suppose toujours une altérité⁷, n'est qu'une « phase transitoire », qu'« une étape appelée à disparaître », car cette altérité est en voie de devenir une nouvelle identité : « le Québécois accepte cette littérature de migration non en tant que marginalité exotique, mais comme un élément d'une démarche qui est désormais la sienne » (Kattan 2001, 23).

L'ouverture et l'enrichissement de la littérature québécoise grâce à l'écriture migrante semblent confirmés par les recherches sur le roman québécois de la dernière décennie, dont les résultats sont publiés dans deux volumes intitulés *À la carte. Le roman québécois (2000–2005)* et *À la carte. Le roman québécois (2005–2010)*, sous la direction de Gilles Dupuis et Klaus-Dieter Ertler. Ces recherches, dans lesquelles les écrivains migrants occupent une place importante, permettent d'avancer que « le roman québécois fournit une contribution prometteuse à la littérature-monde de langue française » (Dupuis et Ertler 13).

Bibliographie

- Berrouët-Oriol, Robert et Fournier, Robert. « L'émergence des écritures migrantes et métisses au Québec ». *Québec Studies*, Spring/Summer 1992. Presse.
- Bessette, Gérard. *Une littérature en ébullition*. Montréal : Éditions du Jour, 1968. Presse.
- Bosco, Monique. *Sara sage*. Montréal : Hurtubise HMH, 1986. Presse.

7) « Elle les conserve dans leur différence », dit Fulvio Caccia dans son entretien avec Suzanne Giguère (Giguère 2001, 29).



- Caccia, Fulvio. *Sous le signe du phénix*. Montréal : Guernica, 1985. Presse.
- Dupuis, Gilles, Ertler, Klaus-Dieter. *À la carte. Le roman québécois (2000-2005)*. Frankfurt am Main, Berlin : Peter Langue, 2007. Presse.
- . *À la carte. Le roman québécois (2005-2010)*. Frankfurt am Main, Berlin : Peter Langue, 2011. Presse.
- Giguère, Suzanne. *Passeurs culturels. Une littérature en mutation*. Montréal : Les éditions de l'IQRC, 2001. Presse.
- Guay, Hervé. « Mona Latif-Ghattas. Entretien ». *Le Devoir*, 3–4 février 1966. Presse.
- Harel, Simon. « Mémoires de l'identité, mémoires de l'oubli : formes subjectives de l'écriture migrante au Québec ». *D'autres rêves. Les écritures migrantes au Québec*. Dir. Anne de Vaucher Gravili, Venezia, Supernova, 2000, 143–161. Presse.
- . *Les Passages obligés de l'écriture migrante*. XYZ, 2005. Presse.
- Kattan, Naïm. *L'Écrivain migrant. Essais sur des cités et des hommes*. Éd. Hurtubise HMH, 2001. Presse.
- . *La Parole et le lieu*. HMH Hurtubise, Montréal, 2004. Presse.
- Micone, Marco. *Le Figuier enchanté*. Leméac, 1992. Presse.
- Moisan, Clément et Hildebrand, Renate. *Ces étrangers du dedans. Une histoire de l'écriture migrante au Québec (1937–1997)*. Nota Bene, 2001. Presse.
- Novaković, Jelena. « Identité et altérité dans les oeuvres de Ljubica Milićević ». *La Francophonie dans les Balkans. Les Voix des femmes*. Dir. Efstratia Oktapoda–Lu et Vassiliki Lalagianni. Université de Paris IV, 2005, 177-192. Presse.
- Novelli, Novella. « Pour une nouvelle culture et une langue de la migration. Entretien avec Marco Micone ». *D'autres rêves. Les écritures migrantes au Québec*. Dir. Anne de Vaucher Gravili, Venezia : Supernova, 2000, 163-182. Presse.
- Pavlović, Mihailo. *Srpske teme u francuskom romanu XX veka*. Beograd : Čigoja štampa, 2000. Presse.
- Rajic, Négovan. *Les Hommes-taupes*. Montréal : Pierre Tisseyre, 1978. Presse.
- . *Propos d'un vieux radoteur*. Montréal : Pierre Tisseyre, 1982. Presse.
- . « La littérature et l'exil ». *Le Beffroi*, 8, avril 1989, 79-84. Presse.
- . « Écrire en français ». *Écrits du Canada français*, 66, 1989a, 135–138. Presse.
- Robin, Régine. « Pour une socio-poétique de l'imaginaire social ». *Discours social / Social Discours*, vol. 5, 1–2, 1993. Presse.
- . *L'Immense fatigue des pierres*. XYZ, 1996. Presse.

